



Crédit : Eddy Vaccaro

{PAROLES DE JEUNES}

Suite de l'entretien
avec Catalin



Dessin- Vincent Croguennec

Une fois sa formation effectuée et son diplôme obtenu, Catalin s'est confronté à un marché du travail défavorable au regard des possibilités objectives d'accéder à un statut ajusté à ses aspirations personnelles. Comme beaucoup de jeunes appartenant aux fractions les plus précaires des classes populaires, Catalin s'est « raisonné » au sens bourdieusien du terme, faisant « le choix du nécessaire ». Comme Catalin le résume très bien : « C'est mieux de faire les trucs quand t'as l'opportunité que d'attendre ».

« Du coup, j'me suis arrêté un peu de chercher du travail dans ce domaine. J'ai eu un entretien chez une dame. C'était une entreprise qui recyclait des trucs, donc pas vraiment de la maroquinerie. Ils avaient des machines à coudre, tout ça. J'me suis dit : "Vas-y ! J'vais essayer de travailler dans ce domaine". Mais eux, ils avaient pas beaucoup de travail. Ils avaient des temps ... des temps où tu travailles vraiment beaucoup et des temps où tu travailles pas du tout. Ils ont dit que dès qu'ils auront du travail, ils vont m'appeler. C'est mieux de faire les trucs quand t'as l'opportunité que d'attendre. Parce que pareil, j'voulais faire aussi coiffeur. L'année dernière, j'me suis inscrit à la Mission locale et ils m'ont proposé une formation qui était vraiment cool. Et là je regrette de pas l'avoir fait. Ils m'ont proposé ... c'était ... c'était vraiment une école. C'était un sorte de stage pendant six mois et après ça, j'aurais eu un diplôme et j'aurais pu devenir coiffeur. J'ai dit : "Ouais j'veux bien le faire mais j'vais attendre un peu". Je savais pas parce que comme j'avais envoyé mes CV chez Louis Vuitton et Hermès pour la maroquinerie, j'me suis dit que peut-être j'allais trouver là et que ça allait être mieux. Finalement j'ai trop attendu. Là-bas y'avait une date limite pour s'inscrire et j'y suis pas allé. J'ai loupé, c'était trop tard »

Ce “choix du nécessaire” est particulièrement sensible dans l’expérience associative menée auprès des habitants du terrain “Diderot” où Catalin et sa famille vivent depuis 2011. En 2015 – Catalin a 15 ans – la gestion du terrain est déléguée à une association, et un projet d’insertion par le logement est mis en place pour les familles déjà engagées dans des démarches d’insertion (scolarisation des enfants, dispositif d’insertion vers l’emploi, ...). C’était le cas des parents de Catalin.

« Comme nous, on avait notre travail principal, la ferraille, et avec ça on se débrouillait pas mal, on voulait pas vraiment savoir ce [que l’association] voulait faire. [La ferraille], c’est pas comme un travail normal. Tu peux travailler toute la journée et rien trouver et tu peux te balader 20 minutes et trouver pour toute la journée. Mais après, il faut au moins le matin et le midi pour que tu fasses quelque chose. Après, ça peut rapporter 100 euros, ça peut rapporter 50 balles, 200, 300, 500, ... 1000 euros si tu trouves du cuivre ! Si tu trouves 100 kilos de cuivre, inch’Allah ! »

« Tu vois, dans ma tête j’me suis dit : “Une association qui vient ? Ils essaient de savoir un peu ta vie et peut-être améliorer ce que toi tu fais”. Ils ont essayé de trouver des métiers un peu simples genre chauffeur ou faire le ménage. C’était la base: chauffeur ou ménage. Parce que comme t’avais pas trop le choix, tu pouvais pas dire : “J’veux devenir menuisier ou j’sais pas ... avocat”. C’est comme j’té dis : “T’as soif ?”. Tu m’dis qu’t’as soif, j’té mets ce coca devant toi mais j’té donne rien en plus. J’té donne juste ce coca. Finalement, tu vas boire le coca parce que t’as soif. Si tu sais pas comment sont les autres métiers, tu vas pas les apprendre. En plus tu sais pas très bien parler français, les gens déjà ils sont un peu racistes, ils vont pas commencer ... Même moi tu vois, j’ai eu mon bac, y’a des gens qui me demandent de l’expérience mais personne t’accepte. Des gens t’acceptent pas mais ils veulent de l’expérience. Quand tu démissionnes d’un travail que t’aimes pas, les autres te demandent pourquoi t’es pas resté là-bas. On t’accepte pas parce que peut-être, toi, tu vas démissionner à chaque fois. Et quand t’es trop vieux, on t’accepte pas parce que t’es trop vieux. Tu vois, c’est chelou le truc. Du coup, y’a des gens qui ont demandé dans ce domaine comme ça, nettoyeur, chauffeur ou même dans ... dans les espaces verts. Ils vont faire le ménage dans des parcs, dans des trucs comme ça. Mais les gens, ils étaient pas très très motivés de faire ça parce que ça gagnait pas beaucoup »

Délaisser la ferraille pour jouer le jeu de l’insertion vers l’emploi était la condition sine qua non pour que la famille de Catalin poursuive son parcours d’accès au logement “ordinaire” : sortir du terrain “Diderot” pour entrer en logement transitoire et finalement, après deux ans d’attente, accéder au logement social.

« J’étais à l’école, je voyais un peu ma vie. Mon père a fait une formation. Ma mère pareil. Ils ont fait une formation en langue française. C’était Pôle Emploi ou j’sais pas qui finançait ce truc. Finalement c’est bon, [ma mère] a eu ça. Elle a fait un stage ici à African Food, j’sais pas si tu connais? C’est juste à côté d’la gare. C’est un resto où ils donnent aux gens. Tu paies le truc mais c’est vraiment moins cher. Elle a fait un stage là-bas, de cuisine. Et ma mère, c’est ce qu’elle fait de mieux en fait. La bouffe, c’est ce qu’elle fait de mieux et c’est un bon travail. La dame [de African Food], elle était très contente¹ »

« Après ils ont commencé avec mon père. Y’avait une dame qui travaillait dans l’association. Dès le début, sur le terrain, elle avait trouvé un travail pour mon père. Parce que mon père, il a une prothèse [à la jambe]. C’est elle qui a trouvé un travail aux Restos du Cœur. Il a travaillé là-bas pendant quelques mois mon père. Même presque un an ou un truc comme ça. Mais finalement, il pouvait plus travailler parce qu’en fait, ils ont commencé à le mettre la nuit et pour lui, c’était fatiguant. Il était habitué à conduire ... il était chauffeur [poids-lourds]. Et quand il était seul avec nous, à la ferraille, il pouvait s’arrêter, prendre une pause, se nettoyer la prothèse. Parce que des fois il transpirait et le truc glissait. Mais ses collègues, ils savaient pas qu’il était handicapé. Il l’a pas dit parce qu’il avait peur qu’ils ne l’acceptent pas en fait. La dame [de l’association], elle le savait : “Ouais tu dis pas maintenant, tu dis après comme ça ils t’acceptent”. Ils l’ont accepté [mais] finalement, il leur a dit la vérité. Ils ont essayé de lui donner un autre travail mais c’était plus fatiguant. C’était pour porter des trucs. C’était plus fatiguant de porter des trucs toute la journée que de ... et finalement, il a arrêté. Il a dit : “J’en peux plus ! C’est trop !”. Mon père a retrouvé un travail. Maintenant il travaille à l’aéroport Charles de Gaulle. Il emballe les trucs, y’a les p’tites machines. Il travaille avec les p’tites machines, des trucs comme ça. Il nettoie un peu dans les grands espaces là-bas ! »

« Mais après tu vois, moi j’ai pas envie de vivre une vie comme ça. Juste avoir quelques centaines d’euros pour essayer de vivre »

¹ En raison d’un quiproquo avec l’association en charge du suivi social des familles vivant sur le terrain Diderot, le stage effectué par la mère de Catalin n’a pas donné de suites favorables, sonnait la fin de son parcours d’insertion vers l’emploi.